

*Don aux Telleriana
L. Meyer 26/IX/1927*

Saint Sigismond

esquisse rapide
des principaux événements,

à l'occasion du

XIV^{me} Centenaire de son Martyre

Abbé J.-E. TAMINI

Curé de Bex.



ST-MAURICE

Imprimerie de l'Œuvre St-Augustin.

1927





2916

Bibl. cant. VS Kantonsbibl.



1010206374

Saint Sigismond

esquisse rapide
des principaux événements,

à l'occasion du

XIV^{me} Centenaire de son Martyre

Abbé J.-E. TAMINI

Curé de Bex.



ST-MAURICE

Imprimerie de l'Œuvre St-Augustin.

1927

PA 1473

Hommage respectueux
à Dom Sigismond de Courten,
Bénédictin de l'Abbaye d'Einsiedeln.

INTRODUCTION

L'année 1924 rappelle à notre pays une date importante : le centenaire du martyre de S. Sigismond, roi de Bourgogne, mis à mort avec sa famille en 524.

« Le règne de ce souverain, dit Mgr Rameau (1), marque le » point culminant de l'établissement des Burgondes en Gaule et » en Helvétie, et l'apogée d'un royaume éphémère, bientôt absor- » bé par les Francs. Il coïncide avec la conquête que l'Eglise fit » des barbares, vainqueurs du monde ancien. Sigismond fut, après » Clovis, roi des Francs et époux de Clotilde, sa cousine, l'un des » premiers fruits de cette merveilleuse conquête. D'autre part, la » vie d'un jeune roi qui eut le courage d'abjurer l'hérésie de son » peuple, qui se fit un nom par sa piété, ses fautes et sa pénitence ; » vie terminée par une mort tragique et sainte, peut servir au lec- » teur d'exemple et de leçon. »

Pour nous, le nom de Sigismond évoque à la mémoire des faits importants de l'histoire du moyen-âge : l'organisation, après l'établissement des Barbares, du royaume de Burgondie sur les deux rives du Rhône ; la fondation, en 515, de l'abbaye de St-Maurice, à laquelle allèrent, pour lui appartenir de longs siècles, nombre de villas gallo-romaines de notre Valais : mais aussi cette figure de roi, sincère dans la recherche de la vérité, dévoué à l'Eglise, quoique malheureux dans sa famille et dans l'administration de son royaume ; cette figure de martyr apparaissant dans notre calendrier diocésain et célébré pareillement dans d'autres pays catholiques.

A l'occasion de ce centenaire, nos populations désirent sans doute lier connaissance avec le héros qui en fait l'objet. Pour les satisfaire, nous esquisserons, dans cet aperçu, les principaux événements de la vie de Sigismond, parlant de sa jeunesse et de sa conversion ; de son association au trône et de la fondation de l'abbaye de St-Maurice ; de son règne et de son martyre ; enfin de ses reliques, de son tombeau et de son culte.

CHAPITRE I.

Jeunesse de Sigismond

Au V^e siècle, quand commence notre récit, l'Helvétie connaissait, dès 58 ans avant Jésus-Christ, c'est-à-dire depuis près de 500 ans, les bienfaits de la civilisation romaine. Outre les deux voies du Simplon et du Mont-Joux, marquées de pierres milliaires, des villes s'élevaient : Tarnade (St-Maurice), Octodure (Martigny), Sedunum (Sion) et Briga (Brigue), dont les habitants jouissaient des avantages des citoyens romains. Mais, avec sa civilisation raffinée, Rome avait apporté dans notre pays l'amour du luxe et des plaisirs qui amena la décadence des mœurs. Bravant dès lors les légions, les Barbares sortirent des forêts profondes de la Germanie, traversèrent les fleuves du Danube et du Rhin, pour fondre, comme sur une proie assurée, sur les provinces impuissantes du vaste empire Romain, parmi lesquelles comptait notre Helvétie. Les Alémanes envahirent tout le territoire, du Rhin à l'Aar, imposant aux vaincus leurs habitudes et la langue allemande ; les Ostrogoths s'établirent dans les régions qui parlent aujourd'hui l'italien et le romanche ; dans la Suisse française, enfin, les Burgondes, dont Sigismond deviendra un jour le roi (5).

Les Burgondes semblent d'origine gothique, et ils habitaient primitivement les plaines situées entre l'Oder et la Vistule, avec pour voisins les Vandales au Sud, les Goths proprement dits au Nord. Par étapes successives, ils se rapprochèrent du bassin du Rhin. En 407, ils apparurent avec les autres Barbares, les Vandales et les Alains, franchirent ce fleuve, près de Mayence, sous la conduite du hennin Gibika, pour se fixer dans la province Gauloise appelée par les Romains « Première Germanie », aujourd'hui la Bavière Rhénane.

A ce chef, succéda, en qualité d'hendin, son fils Gundahar (Gondicaire). Celui-ci obtint des Romains, vers 413, la succession des terres occupées sur la rive gauche du Rhin, de Mayence à Strasbourg, avec Worms comme capitale, avoisinant les Alémanes au Sud ; au Nord, les Francs, qui les absorbèrent (15).

Rome avait compris que ces soldats taillés en hercules contribueraient à la défense de l'empire. De fait, les Burgondes résistèrent longtemps aux Huns, et si, lors de son évasion, en 451, Attila réussit à leur passer sur le corps, après une bataille sanglante, où Gondahar tomba avec ses deux frères et l'élite de ses guerriers, sa nation aida à repousser l'envahisseur à Morillac et aux Champs Catalauniques, près de Châlons.

Son père décédé, Gondioc se vit proclamé hendin. Après une guerre contre les Suèves d'Espagne, d'entente avec les Wisigoths, les Burgondes vinrent habiter en Savoie, dans la Suisse française et la Franche-Comté, sur l'invitation des sénateurs qui désiraient délivrer leurs municipes des lourds impôts payés aux Romains, rapporte Marius d'Avenches dans sa Chronique (8). Enfin, l'empereur Anthénius, redoutant la puissance des Wisigoths, se décida à leur opposer les Burgondes, en cédant définitivement au hendin Gondioc Lyon, avec la Bresse, le Maconnais, le Viennois et le Vivarais en 470 (5). Désormais, la nation Burgonde possédait à peu près le territoire qui devait former le royaume de Bourgondie, des Vosges, au nord, à la Durance, au midi ; de l'Aar, à l'est, à la Loire, à l'ouest. Elle essaya bien, depuis, de faire une trouée au sud, pour arriver à la Côte d'Azur, jusqu'à la Méditerranée, et réussit même à occuper temporairement la Provence qui tenta tant de peuples.

Venus dans notre pays, non en conquérants, mais en qualité d'alliés, ainsi que des légionnaires en quête de logement, les Burgondes partagèrent les maisons, les terres et les esclaves avec les indigènes gallo-romains. (7).

Guerriers valeureux, mais plus humains que les autres Germains, ils adoptèrent les us et les coutumes des régions occupées, avec la langue gallo-romaine, devenue plus tard le français. Sidoine Apollinaire nous en trace bien une caricature, nous représentant les Burgondes à longue crinière, aux cheveux pommadés de beurre rance, amphitryons de sept pieds, aux prises avec dix ou

douze plats infectés d'oignons (11). Mais Orose affirme que le peuple burgonde « vivait en paix et douceur, traitant les Gaulois en sujets, mais comme leurs frères en Jésus-Christ ». Cet auteur s'accorde, d'ailleurs, avec Socrate, qui affirme que les Burgondes, d'abord païens comme tous les Germains, avaient embrassé le christianisme depuis leur établissement en Gaule.

Le hending Gondioc eut quatre fils : Gondebaud, Chilpéric, Godégisèle et Godmar, qui, à sa mort, se partagèrent le royaume, selon la loi germanique, vers 471 (7). Or, Chilpéric, qui laissa deux filles, Chrona, religieuse, et Clotilde, la future épouse de Clovis, roi des Francs, ainsi que Godmar, périrent avec leur famille en 476 ; Godégisèle, en 500, dans des guerres malheureuses contre Gondebaud ; de sorte que celui-ci finit par régner seul sur la Bourgondie.

Cependant, après 471, l'arianisme, probablement imposé par le voisinage et l'influence des Wisigoths habitant l'Aquitaine, au sud-ouest, avait réussi à s'infiltrer dans la nation burgonde (1). De Bordeaux, Sidoine Appolinaire écrivait d'un tor railleur : « Ici, le Burgonde, haut de six pieds, fléchit le genou en suppliant pour demander la paix. » (11). En présence de qui ? Il s'inclinait, sans doute, devant Euric, le redoutable roi des Wisigoths, arien fanatique, qui poursuivait partout l'Eglise catholique avec rage, ruinait les édifices du culte et maltraitait son clergé. Ce persécuteur, qui pendant les guerres d'Auvergne leur avait fait sentir la supériorité de ses armes, entraîna probablement les fils du catholique Gondioc dans l'hérésie arienne, dans cette religion à laquelle il attribuait ses succès militaires et qu'il se donnait la mission de propager.

De son épouse Caréthène, princesse catholique, le roi Gondebaud eut trois enfants : Sigismond, Godemar et une fille (1).

Sigismond dut naître vers 470, et fut élevé avec son frère dans l'arianisme. Il avait vingt ans environ, quand devint archevêque métropolitain de Vienne S. Avit, plus tard son confident, son conseiller et son directeur spirituel. (2).

A la mort de son père Gondioc, Gondebaud se trouvait en Italie auprès de son oncle Ricimer, qui y dirigeait un peu les événements. N'ayant pas une connaissance assez approfondie des affaires de l'empire, il rentra en Bourgondie après le décès de son parent. Pourtant, il continua à jouer un certain rôle dans la pénin-

sule, soutenant le chef Hérule Odoacre contre les Ostrogoths. Quand le premier eut succombé dans la lutte, Gondebaud chercha à enlever des provinces à Théodoric, chef des seconds. Dans ce but, il passa en Italie avec son armée, obtint des succès en Lombardie et dans la Ligurie, et revint avec du butin et des prisonniers (1). On comprend dès lors l'objet de l'ambassade envoyée par Théodoric en Burgondie, pour racheter les captifs et demander la paix. Celle-ci fut scellée par l'alliance de Sigismond, fils de Gondebaud, avec Ostrogotha, fille de son adversaire. Assurément, cette union rapprocha les deux maisons royales qui, depuis, vécurent généralement en paix. De ce mariage naquirent deux enfants, Esleura, qui deviendra l'épouse de Thierry, roi de Metz, et Sigéric, tous deux éduqués dans la foi arienne, alors la religion de la cour de Burgondie (1).

Quelques années plus tard, vers 500, une guerre eut lieu entre les Francs et les Burgondes, guerre pendant laquelle Godégisèle prit parti pour Clovis contre Gondebaud, son frère, à la bataille de Dijon. De ce fait, ce dernier perdit successivement toutes ses places fortes jusqu'à Avignon, où il réussit enfin à résister. Le roi franc consentit à se retirer, moyennant un tribut (1).

Son adversaire rentré dans ses foyers, Gondebaud marcha aussitôt contre son frère Godégisèle, qui se défendit longtemps à Vienne, à l'aide d'une division franque laissée par Clovis. A la prise de la ville, le noble vaincu avait, avec sa femme, inutilement cherché un refuge dans un sanctuaire. Il y tomba immolé, ainsi que ses principaux partisans, dit Grégoire de Tours (7). Débarassé du roi de Genève, Gondebaud resta seul souverain de Burgondie...

Sigismond, avec son frère Godemar, prit assurément part à cette campagne, dont la fatale issue dut frapper et peiner une âme aussi sensible. L'histoire de presque toutes les monarchies fondées par la race germanique sur les débris de l'empire romain renferme des scènes de violence et de cruauté. Leurs titulaires n'avaient point encore eu le temps d'éprouver les bienfaits du christianisme et de la civilisation : quelque temps, certes, ils laisseront apparaître, dans leur caractère, un côté irritable et vindicatif, qui décèle leur origine barbare ; nous devons parfois le constater même dans notre héros.

CHAPITRE II.

Conversion de Sigismond

Cette guerre nous permet, ce me semble, de comprendre l'état des esprits en Burgondie à cette époque. Les annales nous représentent les populations gallo-romaines comme catholiques et fortement attachées à leurs évêques ; tandis que le gros de la nation burgonde persévérait dans l'arianisme, auquel l'aristocratie paraissait surtout tenir. Cette dualité de religion nuisait assurément à la bonne entente des habitants. Après la conversion du peuple franc, les catholiques des Gaules portèrent leurs regards vers Clovis, qui s'enhardit au point de se croire le champion de l'Eglise. S'arrogeant pareil rôle, celui-ci réussit à nouer des relations en Burgondie, où Godégisèle, roi de Genève, oncle de son épouse Clotilde, osa se déclarer pour l'envahisseur contre son propre frère Gondebaud. Ces circonstances, sans doute, devaient tenter l'ambition du prince franc, et le décidèrent à intervenir, comme nous l'avons vu, en pays burgonde.

D'autre part, les évêques de ce royaume, intelligents, zélés, forts de leur ascendant sur les foules, s'étaient réunis en concile à Lyon, où se tint une discussion publique et contradictoire entre les deux religions catholique et arienne. Bien qu'il pénétrât les intentions agressives de Clovis et de ses partisans, Gondebaud assista aux conférences qui, malgré la supériorité montrée par l'archevêque S. Avit, n'eurent pas tout le résultat espéré. L'on ne constata point des conversions en masse ; le roi et la noblesse burgondes résistaient encore (7). Toutefois, le grain péniblement semé par l'épiscopat gaulois devait lever un jour qui approchait.

Sur ces entrefaites, notre prince royal avait reçu de l'empereur, ainsi qu'autrefois son père, le titre de comte de la milice et les

honneurs du patriciat romain. Il l'en remercia par la plume d'Avit, dont l'action se fit sentir toujours davantage sur Sigismond, auquel ce prélat souhaila un jour dans une lettre... la grâce du Christ. (1).

Assurément, la conversion à laquelle fait allusion l'archevêque, ne se produisit pas aussitôt. Mais, après avoir étudié sous la direction de cet illustre maître ; après avoir échangé avec lui ses idées, surtout à la suite des conférences de Lyon, où le savant Avit confondit ses adversaires, Sigismond se proposa d'embrasser le catholicisme. Bien qu'il entrevît la vérité, le roi Gondebaud ne se convertit point ; par tempérament et par politique, du moins, il montra de la tolérance. Ce mouvement de retour à la vraie foi qu'il n'osa dessiner, probablement à cause de l'aristocratie burgonde attachée à l'arianisme, il le toléra en ses fils. Avant 508, Sigismond et Godemar abjurèrent l'hérésie, exemple suivi par Eleusra et Sigéric, enfants du premier, et par d'autres familles burgondes (1).

Il convient, certes, de considérer en notre héros, comme le fait de son état d'âme, ce geste courageux qui devait contribuer à fortifier puissamment l'Etat, à attacher à sa personne les Gallo-Romains, qui mettaient jusqu'alors leurs espérances en Clovis converti ; à préparer la fusion des races et de deux civilisations ; ce geste, qui pourrait effectuer l'unité de la Burgondie dans le catholicisme.

Aussi, cette époque marque-t-elle dans l'histoire de l'Eglise. Chez les Francs idolâtres, Dieu suscita S. Remi et la jeune reine Clotilde ; S. Avit et Sigismond, l'héritier du trône, dans le royaume burgonde. Le moment, certes, paraissait solennel. Mise dans les Gaules en présence des Francs païens au nord, des Burgondes et des Wisigoths hérétiques au sud, l'Eglise y remporta un de ses plus glorieux triomphes, et gagna à sa cause ces Barbares, qui venaient de conquérir eux-mêmes l'occident. Grâce aux lumières, aux vertus, aux prières d'un épiscopat dévoué, elle vit ses aspirations se réaliser déjà en 496, à Noël. Après sa victoire sur les Alémanes à Tolbiac, la France chrétienne sortait du baptistère de Reims avec Clovis, qui subjuguera encore les Wisigoths vaincus à Vouillé, en 507. Le roi Gondebaud, assurément, ne revint pas au catholicisme ; mais sa famille, du moins, abjura l'arianisme dix ans plus tard, en attendant la conversion de la nation entière sous la domination franque.

CHAPITRE III.

Sigismond associé au trône

Jusqu'alors, dans sa correspondance, S. Avit avait toujours qualifié notre prince de « seigneur Sigismond ». Gondebaud avait porté seul le sceptre. Bientôt, courbé sous le poids des ans, celui-ci sentira le besoin de se décharger peu à peu de son fardeau sur les épaules de son fils aîné ; l'histoire nous permet de le constater.

La Bourgondie n'avait pas ses limites naturelles et restait exposée aux coups de l'envahisseur, au midi et à l'ouest du moins. Gondebaud songea donc à s'étendre au sud jusqu'à la Méditerranée, qui servirait à la fois de débouché et de frontière à son royaume. A cette fin, il profita de la mort du redoutable Euric, roi des Wisigoths, pour arracher à son successeur Alaric II la Provence convoitée par tant de peuples. Il réussit à la conserver jusque vers 500, où Théodoric, roi des Wisigoths, à la vue de Gondebaud engagé dans une guerre contre Clovis, crut pouvoir s'attribuer par les armes cette ancienne possession des Wisigoths, ses congénères. De son côté, le souverain burgonde qui ne pouvait se consoler de la perte d'une si riche province, essaya encore, après l'écrasement des Wisigoths à Vouillé, sous les coups des Francs vers 507, d'entrer en campagne. Il parvint à enlever, en 508, Narbonne, reperdu en 510, après son échec devant Arles et Marseille, malgré le concours de Clovis. Il semblait que plus Gondebaud mettait d'acharnement à s'assurer un chemin vers la mer, plus aussi Théodoric tenait à cette bande de terre, qui lui permettait de communiquer avec les Wisigoths. Or, dans ces diverses expéditions burgondes de 508 et 510, Sigismond apparaît à la tête des armées, avec son vaillant frère Godemar (14).

D'entente avec Gondebaud, c'est lui encore qui, à la suite de son revers devant Arles (5), où l'ennemi lui fit beaucoup de prisonniers, envoya à l'évêque de cette place, S. Césaire, trois bateaux de blé, pour nourrir ses compatriotes captifs.

Vers 514, enfin, Gondebaud qui, par son habileté et son courage, avait fortifié le pouvoir royal, décida d'associer son fils à la couronne. Cette mesure politique pleine de prévoyance mettait désormais fin à la vieille tradition germanique du partage du royaume, cause de discordes et de troubles sans fin et qui affaiblissait une nation. Par cet acte à la fois courageux et sage, Gondebaud conférait à Sigismond des droits au trône, écartant à l'avance les obstacles que celui-ci aurait pu rencontrer dans la noblesse burgonde, si jalouse de ses prérogatives et de son droit d'élection. Du même coup, il attachait définitivement les deux races du pays à la personne du nouveau souverain. Pour donner à pareil acte toute sa signification, il eut soin d'entourer l'élévation de Sigismond du cérémonial et de l'éclat qu'elle comportait.

« Sigismond, dit Frédégaire, fut associé au trône par l'ordre de son père dans la ville de Quadrivium. » En ce nom, nous reconnaissons aisément Carouge, aux portes de Genève, dont notre héros allait faire plus spécialement sa résidence (10).

Par des lettres de S. Avit, le nouveau titulaire, se hâta d'annoncer son élévation à la royauté au pape Symmaque, ainsi qu'à l'empereur Anastase, à Constantinople. Cette double démarche ne prouve-t-elle pas d'heureuses dispositions ?

« Dans la personne du porteur de ce message, le vénérable diacre Julien, écrivait-il au Pontife Romain, nous nous présentons en esprit au chef de l'Eglise universelle. » (1).

Puis, « le roi Sigismond à Anastase, empereur. Mes ancêtres, vos serviteurs, vous rendirent leurs hommages. Les faveurs personnelles reçues de vous m'imposent une reconnaissance encore plus grande que les bienfaits accordés à ma famille. Mon peuple devient le vôtre, et il m'est plus agréable de vous servir que de lui commander. Je vous offre donc, par la présente, mes services et mes actions de grâces. » (1).

Le texte de Frédégaire, cité plus haut, nous apprend que le jeune roi avait encore pour épouse Ostrogotha, fille de Théodoric. Décédée peu après, celle-ci avait donné à Sigismond une fille

Esleura, mariée à Théodebert, roi de Metz, et Sigéric qui deviendra plus tard la victime d'une marâtre. (10).

De par son ancienneté, sa position et son importance, Genève se trouvait la capitale de la Burgondie orientale, comprenant la Savoie et la Suisse française. Gondebaud, qui désirait comme maint souverain barbare, se donner l'illusion de voir fleurir dans ses Etats l'antique civilisation romaine, tenait avec soin aux vestiges du passé, aux villes impériales. Après avoir, à cet effet, agrandi son château, il fit de Genève, siège d'un antique évêché, une résidence de la cour. Cette *civitas* possédait, outre sa cathédrale de St-Pierre, l'église de St-Vincent, où la princesse Chlora, fille de Clovis, avait fait déposer les restes de S. Victor, compagnon d'armes de S. Maurice, martyrisé à Soleure.

CHAPITRE IV.

Sigismond fonde l'Abbaye de St-Maurice

Dans S. Maxime, évêque de Genève, Sigismond rencontra un prélat remarquable par sa sagesse, sa sainteté et son éloquence (1). Ce pontife ne pouvait manquer d'exercer sur notre prince une influence salutaire. Il appela sans doute son attention sur les reliques de S. Victor dans la ville même et l'entretint du tombeau des martyrs de la légion thébéenne à Agaune, à quelque distance de son siège épiscopal.

Le lac Léman sépare Genève de la vallée du Rhône. A 18 kilomètres avant de s'y jeter, ce fleuve sort d'un défilé entre deux sommités majestueuses, la Dent du Midi et la Dent de Morcles, paysage que Montalembert, dans ses « Moines d'Occident », regarde comme l'un des plus magnifiques du monde. En cet endroit, apparaît St-Maurice, ville qui portait autrefois le nom d'Agaune. Le martyr de S. Maurice et de ses compagnons eut lieu en amont, dans la plaine de Vérolliez. Ce coin de terre, rendu à jamais célèbre par l'hécatombe des Thébéens, l'évêque Maxime le désigna à Sigismond comme un champ arrosé du sang des martyrs. Il l'engagea « à éloigner le vulgaire... et à rendre à ce lieu un éclat qui lui vint de ses habitants..., afin de mériter pour lui-même un patronage propre à lui assurer le sceptre et l'intégrité du royaume céleste ».

Cette invitation, on le conçoit, conduisit bien vite le prince à Agaune. Il y trouva une église adossée au rocher, dans laquelle l'évêque Théodore avait déposé les ossements des soldats immolés ; une hôtellerie pour les pèlerins, puis un groupe d'ecclésiastiques, préposés à la garde des reliques et du sanctuaire. Sigismond

était venu à St-Maurice satisfaire sa dévotion envers les Thébéens. Impressionné par tant de souvenirs, il en repartit avec l'intention bien arrêtée d'y placer des gardiens, dignes d'un tel lieu, ainsi que le lui avait suggéré S. Maxime. Ce projet, il travailla à le mettre à exécution.

L'évêque Marius d'Avenches, généralement bien renseigné, fixe dans sa chronique « sous le consulat de Florentius et Anthémios » (8), la construction par le roi Sigismond du monastère d'Agaune, en 515, date que nous adoptons, malgré l'assertion de Grégoire de Tours, qui assigne 516. Ce chroniqueur se montre sobre et ne donne pas d'autres détails. Cependant, deux pièces des archives de l'abbaye de St-Maurice projettent quelque jour sur cette fondation : une chronique composée vers 830 (3), chronique dont l'écriture, dit l'abbé Gremaud, présente tous les caractères du IX^e siècle, surtout la charte du roi Sigismond, que nous utiliserons (18).

L'original de cette royale donation disparut ; mais il nous en reste des copies remaniées et amplifiées, dont l'une, du XII^e siècle, se conserve au monastère ; l'autre se lit dans la vie de S. Sigismond, par le P. Bérody ; une troisième, dans le manuscrit de l'Abbé Charletti. Ces deux dernières datent du XIV^e siècle (16).

La confrontation de ces divers textes me suggère les remarques suivantes. A en juger par certains indices, principalement par les dates du début (la veille des calendes de mai) et de la fin (les ides de mai), la charte ne paraît pas écrite d'un seul jet. De plus, les idées et le style semblent partager cette pièce en deux parties, dont la seconde, la moins longue, renferme réellement l'objet de l'acte, la donation ; tandis que l'on considérerait la première comme une entrée en matière, n'étaient l'importance du contenu, la forme et les proportions du tout. Dans le commencement de ce document se révèle une note de tristesse. Il ne faudrait pas seulement y voir un côté du tempérament inégal de Sigismond, porté parfois à la mélancolie. Comme les historiens placent généralement en 515 le décès d'Ostrogotha, sa première épouse, ne conviendrait-il pas d'attribuer l'état d'âme du souverain à ce deuil, ou à la maladie de la reine ? (1).

Remarquons ensuite que la séance de cette assemblée d'évêques et de comtes, appelée dans l'histoire du nom de concile d'Agaune,

devait se proposer moins la fondation que l'organisation de l'Abbaye. Le prouve la présence du personnel principal déjà sur place, puisque sur la demande des évêques, l'abbé Ymenod était déjà venu avec des compagnons ; les bâtiments pour les moines se trouvaient en voie de construction, sinon achevés ; le monastère, enfin, doté (16).

Par contre, les évêques obtiennent de la clémence du roi qu'il fasse élever une basilique digne de si grands martyrs, basilique dans l'intérieur de laquelle l'on ensevelirait décemment les corps des SS. Maurice, Exupère, Candide et Victor. Quant aux autres corps, on les rassemblerait dans un lieu sûr et convenable sous la basilique (4).

La dédicace s'en fit, vraisemblablement, le 22 septembre 515, pense Mgr Besson (4). En cette occasion, S. Avit prononça, en présence du roi, une homélie d'une belle envolée.

Si l'on avait déjà pourvu à l'essentiel, il restait pourtant, au concile d'Agaune, à organiser la nouvelle abbaye, ainsi que le culte des martyrs Thébéens. A cet effet, l'on s'accorda à introduire la psalmodie perpétuelle, la « *Laus Perennis* », psalmodie divisée en cinq chœurs ou normes et exécutée à Matines, Prime, Seconde, Tierce, Sexte, None et Vêpres, par des moines venus des couvents de l'île Barbe, du Jura, de Melvé, ou amenés par Dom Probus. A la tête de la nouvelle institution, l'on plaça le saint homme Ymenod, religieux d'une vertu éprouvée. Pour alléger son fardeau, l'aideront des doyens préposés à chaque chœur. Que les jeunes obéissent sans murmure aux Prieurs et, sans leur permission, ne s'avisent nullement de sortir.

En raison de la psalmodie, l'on supprima le travail manuel, remplacé par l'oraison, la lecture et la méditation, outre le jeûne en vigueur dans les autres couvents.

De plus, comme Agaune souffre des intempéries de l'air, que l'Abbé en tienne compte pour l'habillement, la couche, la nourriture et la boisson de ses inférieurs ; qu'il mette à la disposition de ces derniers un dortoir, une salle et un réfectoire chauffés. Relativement à la discipline, l'on jugera les manquements graves d'après les Canons ecclésiastiques ; pour les légères fautes se prononcera l'Abbé, avec l'approbation de ses confrères.

Suit la partie essentielle du document, qui donna son nom à la charte : la donation. Celle-ci subit des altérations, mais parvint à nous avec tous les éléments d'une pièce authentique (16).

Dans cet acte médiéval, voici ce qui nous concerne : « Moi, Sigismond, pour le repos de mon âme, je cède, parmi mes possessions, à Dieu, à S. Maurice et à ceux qui le servent..., dans les pays ou les territoires de Lyon, Vienne, Grenoble ; dans les comtés de Genève, du Valais et dans les territoires d'Avenches, de Lausanne, de Besançon : Briorgia, Olona, Casusa, Olgana....; dans les pays de Genève, les domaines appelés Commugny, Marianum ; dans le pays de Besançon, Salins avec le château Brançon, Miengens ; dans le pays de Vaud, au territoire d'Avenches, soit du Jura, d'autres domaines appelés Morat, Oron, Bodolosei, Vuadens, Lully, Lutry ; dans le comté du Valais, d'autres propriétés appelées Conthey, Sierre, Loèche, Bramois, Bernune, etc.

Je fais don à St-Maurice, au prédit monastère, de tous ces territoires dans leur intégrité, avec leurs dépendances et leurs accessoires, c'est-à-dire les terres, les édifices, les esclaves, les hommes libres, les affranchis, les serfs, les censitaires, les colons, ainsi que les vignes, les champs, les forêts, les eaux, les cours d'eau, le mobilier, les dîmes et tout ce qui appartient à ces villas (1).

Un examen un peu minutieux permet de relever dans cette charte tout ce qui composait la villa gallo-romaine : ce sont les terres avec désignation, les vignes, les champs, les prés, les forêts et les cours d'eau ; puis les habitations avec les autres édifices de la ferme ; enfin les hommes libres, les affranchis, les censitaires, les colons, les serfs, etc. Cette donation importante, il convient de le reconnaître, renferme tout ce qui composait la villa gallo-romaine de cette époque, ce qui prouve l'authenticité de la charte. Suit l'immunité royale : « Que personne de nos fidèles et de nos juges ne s'avise d'inquiéter cette maison de Dieu, des bienheureux martyrs et de leurs serviteurs. Pour garantir cette donation, nous la corroborons de notre sceau et nous ordonnons aux évêques et aux comtes ici présents d'y apposer leur signature. »

Des constructions de S. Sigismond, il reste bien peu de choses ; le fer, le feu, le temps accomplirent malheureusement leur œuvre. A peine remarque-t-on dans les catacombes de l'Abbaye

actuelle quelque pilier trapu à l'ouest ; à l'est, un arc que l'on fait remonter à cette époque. Une basilique nouvelle, achevée sous l'administration de l'Abbé Ambroise, avec un toit à deux pans, avait remplacé le sanctuaire primitif élevé vers 360 par l'évêque Théodore, sanctuaire dont la toiture à un seul pan se trouvait appuyée contre le rocher.

Depuis, à la suite des invasions, des incendies, des chutes de pierres, plusieurs églises se succédèrent, comme le prouvent les découverts de M. Bourban sur le champ des fouilles. La basilique actuelle, construite vers 1620 par l'Abbé Georges de Quartéry, consacrée le 20 juin 1627 par le nonce Mgr Alexandre Scapius (17), compte trois siècles d'existence. La desservent les chanoines de S. Augustin, institués par le comte Amédée III de Maurienne-Savoie en 1128, religieux qui célébreront, en 1928, le huitième centenaire de leur installation dans l'antique monastère.

Et maintenant, l'ancienne basilique disparut ; du premier moyen-âge, il ne reste que le vieux clocher, construction massive du X^e siècle, selon Blavignac. Toujours debout, il résiste victorieusement aux tempêtes, impassible comme le roc qui le domine. Il semble monter la garde, ainsi qu'une sentinelle d'un autre âge, et veiller avec sollicitude sur la royale Abbaye, rappelant aux générations tout un passé de prière, de vertu et d'étude.

CHAPITRE V.

Sigismond règne seul

Un an après la fondation du monastère d'Agaune, en 516, sous le consulat de Pierre, écrit Marius d'Avenches, Gondebaud mourut, et son fils Sigismond fut proclamé roi. (8).

Le défunt, malgré les exhortations pressantes de saint Avit, descendit, hélas ! au tombeau avec ses erreurs ariennes, partagées par une partie notable de ses sujets (2). Voilà, certes, qui compliquait la situation et rendait difficile la tâche du nouveau souverain. Attaché à Gondebaud, qui s'était imposé par sa forte personnalité, le peuple burgonde avait respecté les volontés de son chef et agréé comme roi le fils qu'il s'était associé au trône. Ainsi, la monarchie paraissait fondée en Burgondie ; mais l'avenir nous démontrera que la noblesse toujours remuante n'avait pas abdiqué tous ses droits.

Après avoir fait part de son élection à l'empereur Anastase, Sigismond s'occupa activement de son royaume. Déjà en 517, deux faits prouvent son activité, mais aussi ses sympathies pour ses sujets catholiques : la revision de la loi Gombette et le concile d'Epône (1). En composant cette législation, Gondebaud avait montré de véritables qualités de chef de peuple. Ce code pourtant, ne s'occupait que des Burgondes et ignorait une partie de la population : les Gaulois, les Romains, « qui vivaient méprisés et en butte aux vexations », dans une sorte d'infériorité. Ne convient-il pas de regarder la justice comme le premier devoir du roi envers ses sujets ?

A Sigismond revient le mérite d'avoir achevé l'œuvre de son père, d'avoir révisé, complété la loi Gombette ; d'avoir rédigé le

Papinien, législation qui réglait les rapports entre les habitants, faisait disparaître toute différence entre Burgondes et Gallo-Romains (3). On comprend, dès lors, qu'un auteur ait pu louer « la discrète sévérité de Sigismond dans l'exercice de la justice... Cet acte courageux et sage valut à notre prince l'attachement de ses peuples.

L'histoire enregistre un autre fait important en 517 : le concile d'Epône, probablement Albon en Dauphiné, convoqué par le métropolitain de Vienne saint Avit, sous les auspices du St-Siège (1), concile national, auquel prirent part tous les évêques du royaume.

Dans ses séances, tenues du 8 au 18 septembre, l'assemblée fit du bon travail et porta quarante canons disciplinaires. Le vingt-neuvième, concernant les hérétiques, réglait le retour des ariens à la religion catholique, défendait de réhabiliter les églises, à moins qu'il ne s'agit d'anciens sanctuaires élevés au vrai culte (5). En ces questions, « la mansuétude catholique ne doit pas fournir matière à l'accusation que nous devenons des persécuteurs », remarquait saint Avit. De ce fait, Sigismond, qui suivait les directions de son conseiller, se montra le zélé promoteur du catholicisme dans ses Etats ; jamais, pourtant, un persécuteur des ariens (1).

Par le canon trente, les évêques interdisaient le mariage entre proches parents, entre beau-frère et belle-sœur, union que l'on regardait alors comme incestueuse (1). C'est un cas semblable qui amènera, comme nous le verrons, un conflit sérieux entre la cour et le haut clergé burgondes.

Ainsi qu'on peut en juger, Sigismond réalisait les espérances mises en lui ; son avènement ouvrait à la nation une ère de paix et de prospérité ; pour l'Eglise, il inaugurait un régime de liberté et de protection. Aussi, son gouvernement pacifique provoqua-t-il en Burgondie, un mouvement religieux réjouissant, qui assura définitivement au catholicisme la supériorité sur l'arianisme, et couvrit ses beaux diocèses de paroisses nouvelles (9).

Sous les auspices d'un sceptre catholique, disait S. Avit, dans une homélie, les lieux saints fleurissent ainsi que les temples des martyrs. Les bourgades s'enrichissent d'édifices et de patrons célestes, et, sous ces patronages illustres, elles deviennent des villes (9).

Certes, le règne de S. Sigismond avait bien débuté et paraissait plein d'avenir ; l'archevêque de Vienne se plaisait à le reconnaître : « Seul, vous pouvez achever l'œuvre commencée » (9).

Après un début si réjouissant, pourquoi faut-il avoir à parler des fautes et des malheurs de notre héros ? (1).

Vraiment, Sigismond possédait de réelles qualités : prince bon, juste et dévoué ; vaillant guerrier, ainsi que tous ceux de sa race ; homme cultivé ; catholique sincère et pratiquant. Avec ces avantages de l'intelligence et du cœur, il conservait un fond de faiblesse, d'indécision et d'irritation barbare, qui lui fit accomplir des gestes, parfois irréparables.

Il commit la première faute en défendant contre les évêques et les décisions du concile d'Epône, un courtisan, le comte Stephanus, chancelier du royaume et préfet du fisc royal, qui avait épousé Palladie, sœur de sa femme défunte. L'on regardait en ce temps pareille union comme incestueuse. En cette occasion, l'évêque burgonde montra une fermeté tout apostolique, mais aussi des égards pour le roi. Celui-ci ne parut pas comprendre cette attitude conciliante. Prévenu par son officier, malgré la décision d'un nouveau concile à Lyon, qui excommunia les deux époux incriminés, le prince résista aux prélats et, en 518, fit tomber sa colère sur l'évêque Apollinaire, frère de S. Avit, qui dut prendre la route de l'exil.

« Alors le roi coupable, dit Mgr Rameau, se sentit brusquement saisi d'une fièvre violente. Craignant pour la vie de son époux, la reine accourut auprès de l'évêque exilé, obtint d'emporter sa cuculle, en couvrit le royal malade, qui guérit à l'instant. De nouveau sain de corps et d'esprit, Sigismond rendit le courageux évêque à son diocèse ». Au passage, je relève le fait de la maladie du roi atteint d'une forte fièvre, détail qui nous servira quand nous parlerons des miracles opérés à son tombeau, d'où les fiévreux repartiront guéris.

Quatre ans plus tard, en 522, une seconde faute du roi devait causer un drame de famille, qui ensanglanta sa résidence du palais de Lyon. Après le décès de sa première femme **Ostrogotha**, notre monarque avait épousé en secondes noces, vraisemblablement en 517, une suivante de la reine, du nom de Constantia. Ce mariage, plus d'inclination que de raison, devait porter le trouble

dans sa famille, jusqu'alors si unie. Grégoire de Tours nous représente cette femme comme une personne vulgaire, ambitieuse, méchante même. Elle se comporta depuis en parvenue et devint une véritable marâtre pour Sigéric, le fils aîné que Sigismond avait eu d'un premier mariage avec Ostrogotha. De son côté, le jeune prince subissait péniblement cette belle-mère. (7).

Humiliée par Sigéric qui lui reprocha un jour de porter les ornements de sa maîtresse, sa mère, Constantia chercha à se venger. Elle ne connut désormais de repos, que, par les mensonges et les intrigues, elle n'eût prévenu le père contre le fils, en représentant le second comme machinant la perte du premier. Elle accusa sa victime de faire cause commune avec les Ariens remuants, et d'aspirer à le détrôner pour régner à sa place.

Ces accusations perfides finirent par convaincre le roi qui fit un jour, en 522, étrangler son fils assoupi par le vin. Ce meurtre à peine commis, le malheureux père reconnut sa faute et la pleura. Alors, un vieillard aurait remarqué : « C'est sur vous, le coupable, qu'il sied de pleurer ; l'innocent n'a plus besoin de larmes » (7). L'infortuné monarque le comprit et se rendit au tombeau des martyrs à Agaune, où il passa de longs jours dans les larmes, la prière et le jeûne. Il retourna bien à Lyon, mais « la justice divine l'y suivit », continue le récit. (7).

On apprit bientôt avec horreur pareil crime dans toute la Bourgondie. Comment assez dire la tristesse des familles régnantes d'Italie et des Gaules ? Les princes à demi-barbares virent dans ce meurtre un prétexte de vengeance et même de conquête. (5). Les fils de Clovis prirent les armes, défirent l'armée burgonde commandée par Sigismond, réfugié ensuite dans les montagnes d'Agaune, et par Godmar, retiré chez les Ostrogoths (7). Difficile d'expliquer semblable désastre, sinon par la défection partielle de la nation burgonde en 522. Sigismond reconnaissait la gravité de ses fautes ; mais celles-ci, quoique réelles, n'appartenaient point au domaine de la politique. Il sied donc de considérer, dans son malheur, l'infortuné roi comme victime d'un parti national, qui ne lui pardonnait pas son abjuration et la protection accordée à l'Eglise catholique ; tant il est vrai que parfois l'erreur se couvre des couleurs du patriotisme.

CHAPITRE VI.

Martyre de S. Sigismond

Vaincu et dépossédé, Sigismond vint chercher à Agaune refuge, consolation et forcé dans les épreuves, mais aussi y faire pénitence. (7). Pour mieux se dérober aux recherches de ses ennemis et ne point compromettre les moines du monastère, qui l'avaient accueilli avec compassion, comme aussi pour se condamner à une plus grande solitude, il habitait un lieu désert du mont de Vérossaz au-dessus de St-Maurice, où, après son abdication, sa famille l'avait suivi. (1). Le royal pénitent ne jouit pas longtemps de sa tranquillité dans sa retraite. En 523, de faux frères l'attirèrent à l'Abbaye, où le traître Trepta se saisit de sa personne (4), pour le livrer à Clodomir, roi d'Orléans, qui l'emmena captif en Gaule avec sa femme et ses enfants, Gystal et Gondebaud (15).

Sur ces entrefaites, le vaillant Godemar, frère de Sigismond, avait réussi à intéresser Théodoric, roi des Ostrogoths, à la cause burgonde et reparut avec une armée qui l'acclama roi, en 524 (8). Clodomir, à cette nouvelle, marcha aussitôt contre lui à la tête de ses Francs. Craignant de laisser son adversaire derrière lui, au cas où le sort des armes ne le favoriserait pas, il jugea prudent, avant son départ, de se débarrasser de ses nobles prisonniers. Il donna, en conséquence, l'ordre de les massacrer et de les jeter dans un puits de Columa, qui prit le nom de St-Sismond, contraction de S. Sigismond, près d'Orléans, sans doute le 1^{er} mai 524. (7).

Sa cruauté ne servit point à Clodomir ; il périt dans la bataille de Vézéronce, gagnée par le valeureux Godemar, qui réussit à se maintenir dans son royaume jusqu'en 534. Cette date fatale

vit la fin de la Bourgondie, passée définitivement sous la domination franque (8). Pareil changement de maître amena peu à peu la conversion de toute la nation, qui constitua depuis une des plus belles provinces de la Gaule chrétienne.

Quand se produisent de pareils cataclysmes, l'on songe malgré soi à l'*erudimini* de Bossuet ; la pensée va à Celui par qui règnent les rois de ce monde.

Gondebaud, il faut le reconnaître, avait fait preuve de réelles qualités de chef d'Etat : brave guerrier, politique habile autant que sage législateur, — témoin la loi Gombette, qu'il porta. — Il laissait à son fils un royaume solidement établi. Mais tout souverain doit rechercher la vérité et la suivre. S'il recule devant elle, le prince trahit sa conscience. Manquant à un devoir grave, il trouve en Dieu un juge inexorable.

Or, Gondebaud, homme cultivé pour un barbare, avait entrevu la vérité, surtout après les conférences de Lyon en 500. Les exhortations et les avertissements de S. Avit, certes, ne lui avaient pas manqué. « Prenez garde, lui avait maintes fois répété ce digne prélat : l'on ne se joue pas de Dieu. » Soit opiniâtreté, soit diplomatie, Gondebaud resta dans ses erreurs, méritant un châtement rigoureux. Aussi, le Ciel frappa-t-il dans ses fils ce fondateur de la monarchie burgonde qui avait failli à son devoir envers lui : le beau royaume de Bourgogne devait échapper pour toujours à sa race (1).

CHAPITRE VII.

Reliques et culte de S. Sigismond

Quelques années après, sous le règne de Théodebert, vers 535, remarque Mgr Besson, l'Abbé d'Agaune Venerandus, par l'intervention d'Ansermandus, noble burgonde, obtint de pouvoir retirer du puits de Columa les corps des membres de la famille royale et de les transporter à St-Maurice en Valais. Ils y reçurent une sépulture convenable dans l'église de S. Jean l'Evangéliste, située dans l'enceinte du monastère et restaurée, sinon construite par Sigismond (4).

Cette translation paraissait achevée le 16 octobre (1) Dieu se plut à multiplier les miracles au tombeau des martyrs burgondes à St-Maurice, comme au puits de Columa (2). Accourant nombreux, les malades s'en retournaient fréquemment délivrés de leurs infirmités. Au rapport du Père Capucin Bérody, d'abord curé de cette paroisse, des grâces extraordinaires, de merveilleuses guérisons s'opéraient par l'intercession du saint roi. On l'invoquait surtout contre les fièvres et l'épilepsie, comme si ce serviteur de Dieu se plaisait à renouveler le prodige opéré en sa faveur, quelques années plus tôt, par l'intervention de l'évêque Apollinaire.

Notre héros apparaît dans plusieurs martyrologes non seulement avec l'épithète de saint, mais avec celle de martyr, et l'Eglise y donne son approbation dans la messe et l'office composés en son honneur. Pour l'expliquer, des auteurs, s'attachant surtout à la tradition, répondent que la coutume voulait que l'on ceignît de la couronne du martyr tout saint emporté de mort violente. Pourtant, cette explication, qui peut suffire à la rigueur, pense Mgr Rameau (1), amoindrirait la gloire de Sigismond

En effet, qui suivit avec attention la trame de cet humble récit, eut l'occasion de se convaincre que la noblesse burgonde, fortement arienne, avait vu de mauvais œil la conversion de Sigismond. Elle avait reconnu ce dernier comme roi, parce que choisi à cet effet du vivant de son père Gondebaud, chef respecté. Toutefois, elle ne lui pardonnait point la protection accordée, en Bourgondie, au catholicisme qui, de ce fait, gagnait du terrain de jour en jour. A la vue des progrès de l'Eglise, qui faisait sans cesse de nouvelles conversions et couvrait le pays de ses sanctuaires, les mécontents profitèrent du meurtre du malheureux Sigéric et des incursions des Francs, cherchèrent l'occasion d'intervenir pour faire cause avec les éléments perturbateurs. Ne convient-il pas de reconnaître, dès lors, que s'il eut une fin tragique et violente, Sigismond se vit trahi et livré à ses adversaires en haine de la religion, méritant ainsi la palme du martyr ? (1).

Le culte public de notre saint, il va de soi, se développa rapidement en Valais et même à l'étranger. La France, où l'on célèbre sa fête dans l'église bâtie sur le puits de Columa ; l'Italie, la Bohême, la Pologne virent des paroisses se mettre sous son patronage, prendre son nom, et honorer ses reliques. Des souverains étrangers se transportèrent à St-Maurice, pour satisfaire leur dévotion envers ce prince mis sur les autels. Tel Charles IV, empereur d'Allemagne, de passage à Agaune, à son retour d'Avignon en 1365. Ce monarque reçut des religieux des reliques de saint Sigismond, entre autres sa tête presque entière, conservée dans l'église métropolitaine de Prague, puis dans la cathédrale de Plock. A son tour, son fils Sigismond, roi de Pologne, puis empereur d'Allemagne, vint dans notre ville honorer les restes de son glorieux Patron, dont il emporta encore des reliques (1). Il s'était fait accompagner, dans son voyage, du comte Amédée VIII de Savoie, auquel il accorda, en 1416, la dignité ducal, en récompense de ses services (15). Malheureusement, à la suite de la Réformation protestante, le culte de ce pieux roi diminua, comme aussi les prodiges accomplis dans les pays qui l'invoquaient, même à St-Maurice, quoique pour une autre cause, dit le Père Bérody.

Selon Mgr Rameau, une bulle de Pascal I^{er} cite à Agaune, en 816, les deux églises de S. Jean l'Evangéliste et de S. Sigismond ;

la dernière devint paroissiale au XVII^e siècle. Les actes nous permettent d'y distinguer quatre sanctuaires successifs au moins en l'honneur du roi martyr : le premier brûla vers 1200 (1). Le remplaça bientôt, construit par la bourgeoisie, un deuxième, qu'un incendie réduisit en cendres sous le curé Pierre Wiberti (1). Celui-ci en éleva un troisième, qu'Edouard de Savoie, prince-évêque de Sion, consacra le 25 octobre 1389. En cette occasion, ce prélat procéda solennellement à la translation de la châsse de Charles IV, contenant les reliques du royal martyr, que l'on plaça sous le maître-autel (15) C'est de cette église que nous entretennent les deux frères Bérody, le prieur Gaspard, dans sa chronique, Guillaume, curé de la paroisse en 1619, puis capucin depuis 1626, auteur de la vie de S. Sigismond. Le chœur de cette église s'élevait sur la chapelle de S. Jean, entourant de sa maçonnerie les deux allées voûtées en hémicycle. Cette crypte, comme l'on appelait aussi ce sanctuaire, mesurait seulement une toise et demie de longueur, et se trouvait éclairée à l'est, où se dressait l'autel, par trois fenêtres d'une coudée donnant sur le cimetière. Dans la muraille, en face, au couchant, apparaissait, encastré, le tombeau de la famille royale (2). La crypte renferma momentanément, au XIV^e siècle, les deux chapellenies de S. Jean et de Ste Catherine, cette dernière transportée en 1392 à S. Sigismond, avec trois messes par semaine chacune. (1).

Outre cette obligation, les recteurs avaient à assister aux heures canoniales de la paroisse (1).

Cependant, de fortes lézardes apparaissaient dans le chœur de la troisième église. Des travaux de consolidation, ordonnés en 1636 par l'évêque Hildebrand Jost et exécutés par les ordres du prélat Adrien de Riedmatten en 1649, firent murer l'entrée du tombeau, boucher les allées latérales et démolir la partie est du sanctuaire ; l'autel disparut (15).

Bien que les reliques de la famille royale restassent accessibles à la dévotion des fidèles, sous le maître-autel de l'église paroissiale, dans la châsse envoyée par Charles IV, le tombeau de Sigismond une fois muré en 1649, l'affluence des pèlerins diminua. Tout incontinent cessèrent les miracles opérés par sa puissante intercession, affirme le Père Bérody, contemporain des événements qu'il raconte (2).

Le grand incendie de 1693 épargna bien St-Sigismond. Nonobstant, il fallut reconstruire une quatrième église. En 1712, la bourgeoisie demanda à l'Abbé Camagnis ou Karmenstrand de se charger du chœur, en qualité de patron ; tandis qu'elle-même édifierait le vaisseau de l'église actuelle, consacrée par le prince-évêque de Sion, Joseph Supersaxo, en 1722 (15).

Du fait des prédites réparations de 1649, puis de la construction de la quatrième église en 1714, la crypte de S. Jean, ainsi que le tombeau de S. Sigismond, se trouvaient condamnés. A ce qui restait de la chapelle primitive de notre Saint, l'on donna une sortie au levant, avec porte et escalier, pour servir de dépôt, sinon de caveau.

Quant au mont, témoin des larmes et des pénitences de Sigismond, il vit s'élever plus tard la localité de Vérossaz. Dans son cimetière, depuis 1863 une humble colonne porte cette inscription : « *Super ruinas oratorii S. Sigismundi Regis, peccata dellentis, anno CXXIV* », L'on m'érigea sur les ruines de l'oratoire de S. Sigismond, pleurant sa faute, l'an 524 ».

CHAPITRE VIII.

Culte de S. Sigismond en Loiret (France).

A d'aucuns ma courte étude apparaîtrait incomplète, si je n'ouvrais un chapitre sur le culte et les sanctuaires voués à notre héros au lieu de son martyre. Je dois les renseignements qui suivent à l'obligeance de M. l'abbé Guérin, curé de St-Sigismond, en Loiret, et auteur d'une brochure intéressante sur notre saint roi.

Sur les lèvres de Sigismond, rentré en lui-même après le meurtre de son fils, l'on surprenait parfois cette prière : « Donnez-moi, mon Dieu, d'expié mon péché dans cette vie plutôt qu'en l'autre ». Le Ciel l'exauça.

Livré par trahison à son mortel ennemi Clodomir, il se vit conduit sous bonne escorte avec sa femme et ses deux fils, Gytald et Gondebaud, au camp retranché du roi franc à la Colonne, présentement Columelle, à cinq lieues au nord-ouest d'Orléans. Sa captivité y dura un an. Qui réfléchit au régime auquel on condamnait les prisonniers de guerre à cette époque barbare, devinera aisément les privations, les anxiétés, les souffrances du roi. Souffrances qui s'accrurent de celles de son épouse et de ses fils. Quel supplice !

Avant de lever le camp pour marcher contre l'armée burgonde, réorganisée par Godmar, Clodomir donna l'ordre de lui amener le prince captif, reprocha à celui-ci le meurtre de Sigéric, son fils, et le condamna à mort ainsi que sa famille.

L'exécution eut lieu en 524. Selon une tradition locale, le sang du martyr jaillit sur les églantiers environnants, les roses blanches se teintèrent de rouge. Dès lors, ce lieu reçut le nom de

Champ-Rosé ou Champ-Rosier. Aujourd'hui, encore, le jardin du presbytère de St Sigismond offre aux regards du visiteur étonné une spécialité de rosiers vivaces aux fleurs rosées.

Cependant, Clodomir ne prit guère soin des corps des royales victimes. On les jeta dans un gouffre comme il s'en rencontrait dans cette région. Grâce à certains aménagements à l'orifice, celui-ci devint peu à peu le puits de St Sigismond, à la suite des miracles qui s'y opérèrent.

De ce nombre il convient de mentionner surtout le prodige qui donna naissance au village actuel de St Sigismond au Loiret, dans le voisinage de Patay.

Selon les habitudes des Francs, un vétéran de Clovis avait obtenu en partage un territoire occupé actuellement par plusieurs communes. Il résidait à Chan, devenu le principal hameau de la paroisse de St Sigismond. Theudoald — c'était son nom — chassait volontiers dans ses domaines avec son petit-fils Ingelger, qui contracta peu à peu une fièvre maligne. On comprend l'inquiétude du grand-père qui avait perdu tous ses fils à la guerre et voyait en cet enfant sa consolation et le soutien de sa vieillesse attristée par tant de deuils. A l'effet d'obtenir la guérison du patient, le vieux guerrier le fit transporter au tombeau de St Aignan, évêque d'Orléans, mort en odeur de sainteté un fort demi-siècle plus tôt. En voyage, l'enfant altéré demanda à boire. Heureusement la caravane se trouvait près du puits de St Sigismond. On puisa de l'eau dans un casque, rapporte-t-on. Aussitôt le malade recouvra la santé.

« Dans sa joie et sa reconnaissance le vétéran fit construire une chapelle sur le lieu du miracle et la tradition veut qu'il mourut dans la nuit qui suivit son inauguration, deux ans après la guérison d'Ingelger ». C'est l'origine du village nommé le Puits de St Sigismond, ensuite Sigismond tout court, même St Sismond par contraction.

Par la générosité d'un riche bourgeois d'Orléans, Sébastien de Lestoilles, le Champ Rosé ou Rosier, lieu du martyre de notre héros, vit s'élever au XVI^e siècle une chapelle commémorative de ce grand événement. Ce sanctuaire passa par diverses vicissitudes, souffrit surtout des troubles religieux de l'époque, et tomba en ruines.

Quant au puits qui servit de tombeau à la famille royale, des guérisons nombreuses en firent un objet de vénération et un lieu de pèlerinage à travers les âges.

Tour à tour enfermé dans l'enceinte ou laissé à l'extérieur des quatre églises qui se succédèrent, il parut parfois délaissé. Ce fut le cas au XIX^e siècle où, dans le cimetière, les épines et les ronces recouvraient ce souvenir si cher à la piété des fidèles. Vers 1840, M. le Chanoine Désiré Chervaz, de l'abbaye de St-Maurice, qui se rendait à Angers pour porter des reliques de St Maurice et de ses compagnons, voulut visiter les lieux témoins de la passion et du martyr de St Sigismond, fondateur de l'abbaye. Il dut constater avec peine l'abandon dans lequel on laissait ce saint lieu.

Mais en 1876 la commune de St Sigismond fit bâtir l'église actuelle. Dans ses murs trouva place le tombeau primitif de la famille royale, au bas de la table de communion, à gauche. La margelle de fonte qui le recouvre, porte cette inscription : « Puits où Sigismond, roi de Bourgogne, fut précipité par ordre de Clodomir roi d'Orléans, en l'an de grâce D XXIV ».

Depuis la guérison miraculeuse du petit Ingelger la postérité de recourir à l'eau de ce puits, pour obtenir la délivrance des fièvres. Ainsi, un doyen du chapitre d'Orléans, ancien curé d'une paroisse de Paris, affirme avoir recouvré la santé en 1611 lors d'un pèlerinage au puits merveilleux.

Et pendant la dernière guerre européenne, de 1914 à 1918, nombre de mères françaises vinrent implorer St Sigismond pour leurs fils atteints de la fièvre à Salonique et en Orient. Le ciel justifia leur confiance. Par l'intercession du martyr, elles obtinrent ce qu'elles demandaient. Vraiment Dieu se montre admirable dans ses saints.

Au VI^e siècle déjà, St Grégoire de Tours écrivait sur St Sigismond : « En ce lieu, la miséricorde du Seigneur opère de telles merveilles en faveur de ceux qui prient avec foi, que si quelque fiévreux s'approche avec confiance des restes des saints, il recouvre aussitôt la santé et s'en retourne sain et sauf ».

« Bien plus, même les autres infirmités qui assaillent d'ordinaire le genre humain disparaissent, grâce à la miséricorde de Dieu et par l'intercession des martyrs ; les malades retrouvent leur santé première ».

CHAPITRE IX.

Fêtes du XIV^{me} centenaire en Valais

L'empereur Charles IV d'Allemagne, lors de son passage à St-Maurice, en 1356, avait emporté une partie notable des reliques de S. Sigismond. En retour, il fit don à l'église paroissiale du lieu d'une châsse pour recevoir une autre partie de ce précieux trésor ; de temps immémorial, la royale Abbaye en possédait le reste, que l'on vénérât, nous assure Bérody, dans la châsse dite des enfants de Sigismond. Une reconnaissance de 1659 fit réellement constater la présence de ces ossements, ainsi que de trois authentiques, très anciens, extraits et remplacés par des copies encore existantes (15).

A la Révolution française, les armées républicaines envahirent notre territoire. Pour éviter une profanation, l'on prit la précaution d'enlever ces restes précieux à leur reliquaire, puis on les cacha avec soin dans l'intérieur du monastère, en une châsse scellée et authentiquée. Après un long siècle, ils devaient, heureusement, reprendre leur place au trésor. Leur translation s'effectua à l'occasion du XIV^e centenaire de la mort de S. Sigismond, le 2 mai 1924.

La veille, en présence du suaire qui enveloppa la tête de saint Sigismond, pendant sept siècles, Mgr Mariétan inaugura, par les Vêpres solennelles du roi martyr, les fêtes qui continuèrent par Matines et Laudes chantées. Cette première journée se termina par la dévotion du mois de Marie et l'Heure-Sainte.

Dès le lendemain matin, les reliquaires sacrés vont du trésor à l'autel, tandis que la châsse, dite des enfants de Sigismond, œuvre du XII^e siècle, prend place sur un reposoir, à côté du suaire.

Après les petites heures, le clergé procéda avec pompe au transfert dans l'église abbatiale, des reliques conservées dans les murs du monastère. A cet effet, une procession partie du perron de l'Abbaye les accompagna à travers les rues d'Agaune, pour venir les déposer dans leur châsse primitive. La population prit part au triomphe de son royal patron.

Dans le sanctuaire, le diacre officiant donna lecture, en latin et en français, de l'acte de translation scellé et déposé dans la châsse, que l'on referma avec soin ; les archives du monastère en reçurent une copie.

Voici le texte : « Le transfert solennel des reliques du saint roi et de ses compagnons ayant eu lieu, en présence du vénérable Chapitre de l'Abbaye et de l'assemblée des fidèles accourus, Nous les avons replacées dans la châsse de S. Sigismond. Le suaire qui entourait la tête de S. Sigismond reste au milieu du chœur exposé à la vénération des visiteurs... Tous ces ornements, désormais pieusement renfermés dans une soie précieuse, sont déposés sous Notre sceau, avec Notre signature ainsi que celles du secrétaire du Chapitre et du gardien du trésor, sous Nos yeux.

Donné à St-Maurice, le 6 des nones de mai 1924. »

† Joseph Mariétan, Abbé de St-Maurice,
Evêque de Bethléem.

La Messe pontificale déroule ensuite, dans la basilique, la majesté des cérémonies, relevées par la beauté des chants de la maîtrise et l'éloquence du prédicateur. On remarquait aux stalles, dom Sigismond de Courten, représentant du couvent d'Einsiedeln, qui compte S. Sigismond parmi ses protecteurs ; M. le Chanoine Aubry, d'Orléans, et le curé de la paroisse où le saint roi subit le martyre (21).

A 3 h. ½, les Vêpres et les Complies de la solennité.

Les religieux avaient fêté dignement leur saint fondateur. Pour le célébrer, le diocèse eut son tour, le 4 mai, un dimanche. La cérémonie eut lieu, présidée par son vénéré Chef et précédée d'une veillée nocturne, puis de l'Heure-Sainte.

A 10 heures, Sa Grandeur Mgr Bieler, entouré de chanoines de Sion et de St-Maurice, officie à un autel dressé en plein air, sur la place de la gare, tandis que NN. SS. Mariétan, évêque de Bethléem, et Bourgeois, prévôt du St-Bernard, assistaient, revêtus des ornements épiscopaux. Des magistrats représentaient le can^{on}, le district et la commune. Cependant, la chorale du collège exécutait le Propre de la Messe ainsi que les chants de circonstance ; les chorales du Bas-Valais chantèrent la Messe d'Allmendingen en l'honneur de S. Joseph.

A la fin de l'Office, une procession imposante parcourt les rues de la cité pavoisée.

Dans l'après-midi, un Salut solennel à l'église paroissiale clôtura ces fêtes qui, nous reportant dans un lointain passé, évoquèrent en un cadre moyenâgeux, si plein de religion et de poésie, le souvenir d'un roi malheureux, mais dévoué à l'Eglise autant qu'à ses sujets (20).

CHAPITRE X.

Fêtes du XIV^{me} centenaire à S. Sigismond en France

Translation des reliques.

Le Valais avait célébré dignement le XIV^e centenaire du héros. Comment cette date commémorable aurait-elle passé inaperçue au lieu même de son martyre. L'abbaye eut l'heureuse idée d'inviter la paroisse de St Sigismond, en Loiret, aux fêtes célébrées à St-Maurice en l'honneur du saint roi, M. l'abbé Guérin voulut bien y représenter sa communauté. Sa présence en cette solennité devait établir, sinon resserrer, des liens entre son église et l'abbaye. A cet effet, l'antique monastère céda au Puits de St Sigismond des reliques de son patron ; et pour bien marquer l'union des deux sanctuaires, des restes vénérables des martyrs thébéens.

Accompagné de deux chanoines, Sa Grandeur Monseigneur Mariétan alla personnellement apporter les précieuses reliques et prit part, au nom de sa maison religieuse, à la fête qui se déroulait à St Sigismond dans le diocèse d'Orléans le 14 septembre 1924, pour commémorer le XIV^e centenaire du martyre de notre saint. Jusqu'à ce jour, cette localité n'avait possédé aucune relique de son patron, dont on avait, vers 530, transporté le corps entier à Agaune. Afin de rappeler le retour de ces restes précieux Son Eminence le cardinal Touchet, évêque d'Orléans autorisa l'érection dans le sanctuaire de St Sigismond, d'une confrérie pour les malades de la fièvre, en l'honneur du saint roi de Bourgogne.

L'on peut s'y affilier moyennant deux francs, se faire réciter l'évangile de la Messe « *pro Irigoriticis* », tiré des œuvres de

St Grégoire de Tours et se procurer l'eau du puits, si efficace contre les fièvres.

Durant l'octave de la fête de St Sigismond, célébrée le 11 mai, une Messe s'y dit annuellement pour tous les membres de la confrérie. — Après leur mort, chacun d'eux bénéficie d'une Messe célébrée pour le repos de son âme.

Voici l'ordonnance de S. E. le cardinal Touchet, évêque d'Orléans :

.

« Considérant qu'il a plu à N. S. P. le Pape Pie XI d'approuver, par lettre en date du 12 mai 1924, et de louer publiquement la célébration, à Saint-Maurice d'Agaune, du 14^e centenaire de la mort et du martyre de St Sigismond ;

« Considérant que, avec notre autorisation, la paroisse de Saint-Sigismond, en notre diocèse, a célébré, le 14 septembre 1924, le même centenaire par une fête religieuse très solennelle ;

« Considérant que le culte de St Sigismond a toujours été en honneur au diocèse d'Orléans, et que, au cours des siècles passés, la piété des fidèles n'a pas cessé de recourir au saint martyr, pour obtenir par son intercession la guérison des maladies du corps, et spécialement de la fièvre...,

Avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

« Art. I. — Une Confrérie de St Sigismond est instituée en la paroisse de St Sigismond...

.

« Art. IV. — A chacun des membres, nous accordons, le jour de son entrée dans la Confrérie, une indulgence de *100 jours*, à condition qu'il récite à nos intentions un *Pater*, un *Ave* et l'invocation à St Sigismond.

« Orléans, le 6 décembre 1924.

STANISLAS, cardinal TOUCHET,
« Evêque d'Orléans ».

Prière à St Sigismond

Oraison

« Frères très chers, prions le Dieu tout-puissant, qui distribue
« divers dons de santé par ses Apôtres et ses Martyrs, qu'il daigne,
« dans sa clémence, secourir son serviteur tourmenté de la fièvre,
« par les prières de son fidèle ministre Sigismond ; et tandis qu'il
« nous fait voir à nous les mérites de ce Saint, il confère à ce
« malade la guérison. »

Secrète

« Ecoutez, ô Seigneur, les pieuses prières et les désirs de ceux
« qui vous supplient ; et daignez nous accorder avec bienveillance,
« en faveur de ce malade de la fièvre, ce que nous sollicitons d'un
« cœur dévot par les prières de votre fidèle serviteur Sigismond. »

Prière pour la France.

Daignez nous obtenir, ô glorieux et St roi Sigismond, avec la
guérison des corps et la sanctification des âmes, la préservation
de cette fièvre de l'impiété qui tourmente aujourd'hui notre pays,
que vous avez tant contribué jadis à sauver de l'hérésie et à donner
à la vraie foi.

CHAPITRE XI.

Sources

Pour ne point allonger outre mesure cet humble travail, nous nous décidons à ne point embarrasser la trame du récit de citations et de notes. Toutefois, il convient de satisfaire jusqu'à un certain point qui désire aller aux sources. A cet effet, des numéros, dans le texte renverront aux auteurs mis à contribution dans ces pages.

Servirent à ma petite étude :

Mgr Rameau, originaire de Mâcon, curé de Bex de 1871 à 1892, dans son « Histoire de S. Sigismond » publiée chez Grosset et Trembley, libraires-éditeurs, Corraterie, 4, Genève.

2 Le Père Sigismond Bérody, dans le siècle Guillaume Bérody, de St-Maurice, curé de sa ville natale de 1619 à 1626, avant d'entrer dans l'Ordre des Capucins, écrivit l'« Histoire du glorieux Sigismond », éditée à Sion en 1666. Outre certains renseignements sur l'église et le tombeau de notre roi-martyr, sur son culte dans les différents pays, il rapporte une copie de la donation de Sigismond selon une charte aujourd'hui disparue.

3 Abbé Gremaud : Origines et documents de St-Maurice, édités chez Piler, Fribourg, en 1858, fascicule renfermant la donation de Sigismond, des chartes d'Agaune, une chronique de l'abbaye vers 830, les bulles des Papes Adrien I^{er}, Eugène II, Léon IV, ainsi que la charte de Rodolphe III, roi de Bourgogne, en faveur de ce monastère, en 1017.

4 Mgr Besson, « Monasterium Acaunense . »

5 Edouard Secrétan : « Le premier royaume de Bourgogne », dans les Mémoires et Documents de la Suisse Romande, t. XXIV.

6 de Gingsins : « Essai sur l'établissement des Burgondes dans les Gaules ».

7 L'évêque Grégoire de Tours : « Histoire des Francs », livre II, chapitres 22, 23, 24, etc.

8 L'évêque Marius d'Avenches, dans sa chronique reproduite dans les Mémoires et Documents de la Suisse Romande.

9 « Acta Sanctorum » : Vita Sigismondi, tome I, à la date du 1^{er} mai. Vies de S. Avit, le 5 février, de S. Maurice et de ses compagnons, le 22 septembre.

10 Frédégaire, dans sa chronique.

11 Sidoine : Lettres, livre 7.

12 Pierre de Rivaz : « Eclaircissements sur la légende des martyrs thébéens. »

13 Prospère d'Aquitaine : « Pars posterior ».

14 Joseph Jordan : S. Sigismond, roi des Burgondes, dans les « Monat-Rosen », numéro d'avril 1924.

15 Chanoine A.- M.de Rivaz : Topographie.

16 Maxime Reymond, La charte de S. Sigismond pour St-Maurice d'Agaune, en 515, étude critique.

17 Abbé Guérin, « St Sigismond », à l'occasion du XIV^e centenaire.

18 Chanoine Gaspard Bérody : Chronique.

19 Archives de l'abbaye.

20 L'Abbé Charletti : Manuscrit.

21 Echos d'Agaune ; journaux : *Nouvelliste* et *Valais*, avril et mai 1904 ?

